

Neurosciences et neuropsychiatrie

Auguste Forel et Constantin von Monakow à Zurich – leur influence en cliniques psychiatriques en Suisse romande

Mario Wiesendanger

Institut de Physiologie, Université de Fribourg, Suisse

Funding/potential conflict of interest: No funding. No conflict of interest.

Introduction

A Zurich, Auguste Forel (1848–1931) et Constantin von Monakow (1853–1930) sont parmi les grands pionniers des neurosciences, de la neurologie et de la neuropsychiatrie. Leurs efforts et leurs réalisations sont assez bien connus et appréciés. La plupart de leurs élèves ont continué à exploiter leur héritage professionnel. Dans la présente étude, j'ai essayé de faire une appréciation d'une nouvelle génération d'élèves directs ou indirects des deux protagonistes qui ont fait leur carrière professionnelle en Suisse romande. Cette phase implique les deux guerres mondiales, elle finit par l'introduction de certains médicaments efficaces, mais pratiquement jamais sans effets secondaires.

Albert Mahaim (1867–1925)

Citoyen belge, Mahaim fait ses études de médecine à Liège puis va se former à Paris chez le fameux neurologue Dejerine (1849–1917). En 1893, dans une lettre adressée à Auguste Forel (directeur de l'Asile de psychiatrie à Zurich), Dejerine écrit que Mahaim «... vient dans mon service cinq fois par semaine» pour la neuropathologie et l'hypnotisme; «... un garçon de grandes qualités, d'esprit mûr, qui sera quelqu'un» [1]. Avec sa bourse de voyage, Mahaim se rendra à Zurich, invité pour un séjour par Forel. Il entreprend un projet neuro-anatomique sur un cerveau de lapin que Forel avait opéré en 1881 [2]. Il y démontre la dégénération des neurones du noyau moteur trigéminale avec la méthode de Gudden. A part cela, il s'engagera, avec Forel, à établir des rapports sur des cas de psychiatrie judiciaire (Forel publiera, en 1902 un livre avec Mahaim, *Crime et anomalies mentales constitutionnelles – la plaie sociale des déséquilibrés à responsabilité diminuée*). Mahaim maintient un excellent rapport avec Forel – le pionnier du concept de neurone (l'unité du système nerveux). Mais il regrette que ses

immenses charges de directeur l'empêchent de poursuivre sa recherche en neurobiologie.

Mahaim, toujours à Zurich, sera aussi accepté par l'autre grand maître de la neuroanatomie et de la neurologie-psychiatrie: Constantin von Monakow (1853–1930). Monakow lui demande de faire des coupes histologiques sérielles d'un cas d'une ancienne lésion dans les lobes pariéto-temporal gauche [3]. L'intérêt est d'établir les liaisons entre certains «centres» de l'encéphale encore peu connus. Le maître est content puisqu'il identifie, sur la base d'une dégénération rétrograde, les connexions du cortex cérébral avec certains noyaux du thalamus. Monakow mentionne que ce travail a été très utile pour son importante monographie «Gehirn-pathologie» [4].

De retour à Liège, Mahaim va établir un petit laboratoire dans le service du professeur Masius qui a «... fort approuvé mes projets pour l'année prochaine». Notamment, il a l'intention de se procurer deux microtomes «du type Gudden» (neuroanatomiste ayant travaillé avant Auguste Forel qui a développé les microtomes pour obtenir des sections histologiques du cerveau d'animaux et pour la neuropathologie humaine).

Mais déjà en 1899, Albert Mahaim reçoit un appel pour occuper la direction de l'Asile psychiatrique de Cery (le nouvel hôpital des 'aliénés' à la périphérie de Lausanne). En même temps il est promu professeur en psychiatrie à la Faculté de Médecine de Lausanne. A part ses tâches de directeur, il crée de nouveau son laboratoire de neuro-histologie où il s'oriente vers de superbes imprégnations d'argent des neurones, la technique de Ramon y Cajal (1852–1934): le corps cellulaire, leurs dendrites et l'axone avec toutes ses branches et multiples terminaisons – «la reazione nera» de Camillo Golgi (1843–1926). Il fait un rapport à Forel de ses résultats, en ajoutant pourtant dans sa lettre (1905): «mais cette foutue méthode est capricieuse comme une belle femme [1]!» Dans la même lettre il évoque aussi la question du concept de neurone: Mahaim donne la priorité à Forel contre la «volerie de Waldeyer (1836–1921)»¹.

Etant absorbé par son travail de directeur, Forel regrettait de ne plus pouvoir se vouer suffisamment à la recherche et à la rédaction de ses travaux scientifiques. En 1898, à l'âge de 50 ans, il prend sa retraite anticipée: il quitte Zurich et retourne au pays de Vaud. Ses intérêts sont vastes: neurobiologie, psychiatrie (notamment le grand problème de l'alcool, la sexualité, les psychoses, les crimes), la biologie des

¹ En fait, Waldeyer (1836–1921), anatomiste à Berlin, crée avec le nouveau terme de la cellule nerveuse – *le neurone*.

Correspondance:

Mario Wiesendanger, MD

Prof. émérite

Département de Médecine

Institut de Physiologie

Université de Fribourg

Rue du Musée 5

CH-1700 Fribourg

Suisse

mario.wiesendanger@gmail.com

fourmis, la politique (le socialisme, le désastre de la Guerre mondiale). Il sentait que la direction d'une grande clinique n'était plus si compatible avec tous ses intérêts et il était heureux de se consacrer à toutes ses passions dans sa belle demeure en campagne.

Forel étant géographiquement proche de Mahaim, leur lien se renforce. Malheureusement, seulement quatre ans après sa retraite, lorsqu'il se préparait pour un prochain voyage en Afrique pour compléter sa collection de fourmis, Forel subit une première attaque cérébrale légère qui se manifesta du côté droit, accompagnée de troubles sensoriels et du langage. Mahaim, son ami fidèle, fera le diagnostic sur place. Il n'est plus question de voyager! Dans les prochains mois, les attaques se répètent et perturbent gravement aussi la motricité, surtout du bras et de la main droite, ainsi que la parole. Mahaim viendra plusieurs fois pour visiter et examiner son patient à Yvorne. Forel s'observe lui-même méticuleusement et écrit un auto-rapport de son évolution neurologique. Il en résulte un article de 24 pages, très intéressant, sur l'observation subjective du déroulement de son état psychique et neurologique au cours de son partiel rétablissement. Il sera publié en 1915 dans le périodique «Journal für Psychologie und Neurologie» [5]. Je connais un seul autre rapport de ce genre, celui du neuroanatomiste Brodal, (1973), un neuroscientifique qui décrit minutieusement l'évolution de son propre handicap hémiparétique [6].

Mahaim, Forel et Monakow sont choqués et perturbés par la Première Guerre mondiale. Mahaim, de nationalité belge, est directement touché. La tuerie et les dégâts monstrueux frappent très fort, les liens internationaux entre scientifiques se brisent (par exemple la «Brain Commission» internationale). Le fils d'Albert Mahaim est tué dans cette terrible guerre – «il est mort debout face à l'ennemi» [1]. Forel est accablé et suggère que les troupes des deux camps devraient jeter leurs armes. La réponse d'Albert Mahaim: «Et vous voudriez qu'on fasse la paix et que le sang de millions d'êtres qui se sont sacrifiés pour la sainte cause soit versé en vain?! Moi aussi j'étais antimilitariste, moi aussi j'ai cru les imbéciles comme Jaurès et les lâches comme les socialistes allemands...». Forel, contrairement à Mahaim, est un pacifiste absolu. L'épouse de Forel est allemande, et Auguste Forel entretient beaucoup de liens scientifiques et pacifistes, aussi avec l'Allemagne. Encore en 1923 Mahaim écrit à Forel: «...ces années de guerre et de deuil m'ont accablé». Dans la même année, Mahaim participe à la rencontre des amis, collègues et disciples de Constantin von Monakow qui fête son 70^e anniversaire. «En mai 1925, le professeur Mahaim décède brutalement des suites de complications opératoires» [7].

Hans Theodor Steck (1891–1980)

Hans Steck fait ses études de médecine à Berne, dont un semestre à Montpellier. En 1913, il passe une année dans une clinique psychiatrique dirigée par Ch. Bach (un ancien assistant d'Auguste Forel). Pendant la Première guerre mondiale, il se rend à Paris et visite le professeur Ernest Dupré, «...un biologiste rigoureux s'attachant à combattre la crimi-

nalité et ouvert à une psychiatrie 'psychologique'» [1]. Il fait aussi la connaissance d'Eugène Minkowski à Sainte-Anne. «Minkowski et son épouse l'entourent de leur amitié, précieux soutien dans le climat de grande insécurité régnant en cet hiver 1917–18» [7]. Steck retourne en Suisse et «...effectue, à nouveau comme 'volontaire', un travail de recherche à l'Institut d'anatomie cérébrale de Zurich sous la direction du professeur von Monakow» [7]. Sa tâche était de reconstituer la lésion d'un cas d'athétose (mouvements involontaires du bras, controlatérale de la lésion «extrapyramidale»): un cas ultérieurement publié dans l'Archive suisse de neurologie et psychiatrie [8]. «L'enseignement de Monakow restera tout au long de la carrière de Hans Steck une des références scientifiques majeures sur laquelle il fondera sa propre recherche psychobiologique» [7]. Enfin il commence son dernier stage de formation au «Burghölzli», la clinique psychiatrique de Zurich, sous la direction d'Eugen Bleuler (1857–1939), le successeur d'Auguste Forel. Quoique les deux stages fussent de courte durée, les deux personnalités, Monakow et Bleuler ont fortement influencé Hans Steck.

En 1919, Steck entre comme assistant à l'hôpital psychiatrique de Cery sous la direction de Mahaim. Il est attiré par le laboratoire neuro-anatomique que Mahaim avait créé. «Hans Steck pratique l'histologie et respecte ainsi la tradition anatomo-clinique propagée par celui qu'il considère comme l'un de ses maîtres» [7]. Mais il doit aussi s'occuper de multiples tâches médicales, administratives et en plus de consultations en dehors de Cery. «Le 29 mai 1925, le professeur Mahaim décède brutalement des suites de complications opératoires» [7]. Preisig sera le nouveau directeur jusqu'en 1936. Après cinq mois, Steck sera sous-directeur – sa charge augmente encore.

L'esprit de Monakow est présent en lui et il a aussi connaissance des publications de Forel: la lutte contre l'alcool et la thérapie par le travail. A cette époque, Monakow était aussi très intéressé dans l'aspect biologique de la schizophrénie. Il est un des premiers à parler de la psychiatrie biologique [9–11]. Et c'est dans cet esprit que Steck continuera à suivre la voie biologique dans le traitement de certains groupes de patients: «L'engagement antialcoolique chez ses patients avec leurs graves délires (delirium tremens), un 'poison' qui détruit certains systèmes du cerveau. Steck le démontre lors d'autopsies dans son laboratoire de histopathologie» [7]. Il publie des statistiques et montre les grands dégâts causés et leurs conséquences néfastes au niveau de la famille.

Steck s'intéresse aussi aux malades post-encéphaliques, le parkinsonisme qui se développe après la grande «grippe» des années 1917/18 (encephalitis lethargica). Les psychoses (schizophrénie et dépression) sont un fléau de la psychiatrie. Steck était un pionnier des «grandes cures» de la psychiatrie: déjà en 1929 il utilise les injections d'insuline chez des patients pour agir contre le delirium tremens (il se produit une perte de connaissance due à l'hypoglycémie). De telles cures étaient aussi utilisées pendant de longues années chez des patients psychotiques. Hans Steck qui se fait connaître devient le nouveau directeur de la clinique psychiatrique de Cery. Il sera promu professeur extraordinaire en 1936. La période de la Deuxième Guerre mondiale

ralentit le progrès des hôpitaux psychiatriques, c'est surtout le manque de personnel et de moyens financiers qui freine le progrès.

Un nouvel essor, sur le plan mondial, se fait jour dans la communauté psychiatrique dès les années cinquante: c'est la venue des neuroleptiques (Largactil). Hans Steck était parmi les premiers à utiliser les agents neuroleptiques. Les effets sont souvent étonnants. Mais, malheureusement, il s'avère bientôt que cette médication chronique entraîne souvent un syndrome parkinsonien, surtout l'akinésie. L'évolution pharmaceutique a amélioré partiellement ce problème secondaire. Steck a utilisé la cinématographie pour documenter le déroulement de la motilité.

«Le premier à mentionner est certainement celui de la neuropsychiatrie biologique, c'est-à-dire la conception d'un fondement biologique de la maladie mentale. Steck ne modifiera jamais les termes de ce qui constitue chez lui un véritable acte de foi. Steck restera un psychiatre biologiste» [7]. Monakow avait avancé l'idée, dans les années vingt, qu'une dégénération du plexus choroïdeus serait responsable de la schizophrénie. Déjà à cette époque, les résultats de la pathologie n'ont pas pu convaincre certains collègues. De nos jours, personne n'a encore pu démontrer des altérations morphologiques dans les cas schizophrènes (communication orale de Michel Cuénod, 2006). Pourtant nous ne savons pas encore si des altérations au niveau cellulaire, ou même moléculaire, pourraient mener à la schizophrénie. La clinique psychiatrique de Cery existe encore de nos jours. Il se trouve qu'il y a eu, dans la tradition d'Albert Mahaim (qui avait créé le premier laboratoire de recherches à Cery), et de Hans Steck (qui introduisit les cures de l'insuline) un esprit proche des deux pionniers de l'anatomie du cerveau: Auguste Forel et Constantin von Monakow. Actuellement on observe un nouvel essor de recherches sur la schizophrénie dans les nouveaux laboratoires de la clinique de Cery: Le Centre de Neurosciences Psychiatriques, Unité de recherches sur la schizophrénie. La doctoresse Kim Do Cuénod est la cheffe de la section de recherche et le professeur Michel Cuénod le consultant. Le groupe de chercheurs a fait une observation prometteuse qui pourrait faire avancer la compréhension de cette maladie très complexe: il s'avère que les schizophrènes ont un manque de la molécule glutathion – est-ce une nouvelle piste pour mieux comprendre cette psychose? Est-ce que ce sera un pas vers la psychiatrie biologique?

Pour terminer avec un tout autre aspect des psychoses: la schizophrénie et l'art. Steck (en 1961) écrit un chapitre sur les clans des patients schizophrènes [11]. Il s'agit de la puissance mentale extraordinaire de ces malades chroniques – qui devient de l'art brut. Le livre contient quatre chapitres, dont un écrit par Steck: «Die primitive Geistesart und das magische Denken bei den Schizophrenen». Il s'agit d'une patiente chronique de Cery, «Aloïse». Selon Steck, sa peinture est mystique, électrique, une illusion. Les images d'Aloïse sont presque toujours remplies de corps de femmes avec des costumes de couleurs intenses, des chapeaux somptueux, plutôt sombres, élégants. Des fleurs, des symboles érotiques, des boucles en couleur décorent entièrement le cadre – on y voit une certaine gaieté. «Steck se plaît en ce domaine à évoquer Aloïse, sa vie bouleversée,

son entrée à Cery en février 1918. Sa production picturale permet de pénétrer le monde du délire et des hallucinations, c'est-à-dire le monde de ses personnages de femmes grandioses, triomphantes et amoureuses, des personnages aux yeux souvent dissimulés sous un loup bleu, baignant dans une atmosphère de carnaval.» [7].

Paul-Louis Ladame (1842–1919)

Paul Ladame, originaire du Locle, fait ses études de médecine à Zurich, Würzburg, Berne et Paris. A son retour, il devient assistant à l'hôpital Pourtalès de Neuchâtel et rédige une dissertation extensive sur les tumeurs cérébrales. Il retourne au Locle pour s'établir comme médecin-chirurgien. Mais en 1883 il va à Paris et Berlin pour se spécialiser en neurologie avec l'usage des appareils électriques en neurologie et finalement pour la neuropathologie. Toujours en 1883, Ladame visite St-Pirminsberg, l'asile psychiatrique du Canton de St-Gall où Constantin von Monakow avait établi (avant son arrivée à Zurich) un laboratoire de recherches neuroanatomiques. Celui-ci s'engage dans ses recherches avec beaucoup d'énergie, souvent pendant la nuit et en dehors de son travail de médecin et il obtient des résultats nouveaux et remarquables. Monakow est en train de devenir un pionnier de la connectivité du cerveau (lapins et aussi cerveaux humains lors d'autopsies).

Paul Ladame, de onze ans l'aîné de Monakow, a une grande admiration pour l'œuvre de ce dernier, tout à fait innovante à cette époque. Il partage ses conceptions sur le fondement biologique du comportement.

Dès 1884, Ladame fera sa carrière à l'Université de Genève où il sera privat-docent, enseignant des matières remarquablement variées: neurologie, anatomie du cerveau, sociologie, anthropologie et médecine légale. Il s'est même occupé de l'hypnotisme qui était devenu un outil thérapeutique en psychiatrie [12]. Il sera le premier neurologue de la Faculté de médecine de l'Université de Genève [13]. En 1909, Paul Ladame visite Monakow dans son Institut de recherches cérébrales à Zurich pendant une courte durée («Auch P. Ladame und Manzoni benutzten das Institut»; [14]). C'est alors qu'un nombre de neurologistes suisses se rassemblent pour créer la Société Suisse de Neurologie. Monakow est élu président, Ladame sera un membre du comité jusqu'à son décès en 1919 [14].

Paul Ladame n'était donc pas un «élève» de Monakow, mais plutôt un collègue intéressé et fidèle. Il était attaché à la conception biologique de la psychiatrie. Il a publié beaucoup d'articles scientifiques. Dans l'année de son décès, il publie encore une synthèse critique particulièrement intéressante sur les principaux concepts de Monakow: «Les localisations cérébrales d'après von Monakow» [15]. La discussion porte sur les concepts de la «diaschisis» – un néologisme que Monakow a créé pour expliquer le grand et difficile problème des localisations cérébrales [16]. Que doit-on entendre par localisation cérébrale? Selon Ladame, «Monakow ...est parti du point de vue que la clinique seule était insuffisante pour débrouiller l'extrême complexité du problème des localisations». Monakow fait la distinction entre une localisation anatomique, une localisation des symptômes et une locali-

sation de fonctions physiologiques: ce dernier type est dynamique, il y a une évolution des fonctions – Monakow crée le terme de fonctions «chronogènes». Ladame s'étonne pourtant que Monakow ne parle pas du facteur de l'inhibition sur lequel Brown-Séquard avait mis l'accent. Gasser (1995) nous rappelle ce débat fortement engagé entre Brown-Séquard (le physiologiste) et Charcot (le clinicien) [17]. Vu que les notions neurophysiologiques étaient encore mal connues à l'époque, Monakow (1914) décrit le décor dynamique des symptômes: un accident qui détruit un certain volume du cerveau – le déficit aigu (moteur, sensoriel, etc.) [16]. Ensuite il y a une phase lente «chronogène» dont la durée est variable, accompagnée d'une certaine réorganisation, mais aboutissant à un déficit résiduel («Restdefizit»). Pour désigner ce phénomène, il crée le terme de «Diaschisis» [16]. Monakow explique son modèle:

Lorsqu'un certain volume du cerveau est détruit, les fibres qui émanent de ce territoire dégénèrent, de même les fibres ciblées vers le territoire détruit vont aussi dégénérer. Normalement un «centre» envoie et reçoit des messages de plusieurs autres centres. Donc il s'ensuit que non seulement la région détruite ne peut plus signaler vers d'autres centres, mais aussi que les signaux qui normalement arrivent vers la zone lésée n'ont aucun effet physiologique, ce que Monakow appelle «eine Betriebsstörung», c.-à-d. une perturbation de toute «l'entreprise»! Autrement dit, la fonction n'est pas seulement touchée par la destruction originale, mais aussi par l'inefficacité de communications à distance. Finalement l'autonomie sera restaurée car des assemblées neuronales non lésées vont petit à petit se réorganiser et émettre des signaux – une phase lente qui dure typiquement plusieurs mois, le phénomène «chronogène» de Monakow. Or, la récupération totale est rare, on observe presque toujours un déficit résiduel («Restdefizit» de Monakow).

Tout cela est compatible avec les faits et avec les mécanismes connus de nos jours alors que la notion de la neuroplasticité a fortement progressé. Le «nouveau» terme grec de Monakow, «diaschisis», n'a malheureusement pas toujours aidé à élucider le sens précis de ce phénomène.

En résumé, Paul Ladame fut un pionnier aux débuts de l'histoire de la neurologie et de la neuropathologie, un cofondateur de la Société suisse de neurologie et des Archives Suisses de Neurologie et Psychiatrie, un ami et collègue aîné de Monakow. A Genève, il est le premier à enseigner la neurologie à l'Université; en plus il s'engage dans diverses sociétés et sera un précurseur dans le domaine de la médecine sociale.

Charles Ladame (1871–1949) et Ferdinand Morel (1888–1957)

Charles Ladame, fils de Paul Ladame, fait ses études de médecine à Genève, Zurich et Lausanne. Après sa thèse (1903), il travaille comme assistant à Lausanne, entre autres, comme premier assistant à la clinique psychiatrique de Cery sous la direction de Hans Steck. En 1908, il se déplace à Genève où il occupe la fonction de médecin adjoint de la Clinique psychiatrique universitaire de Bel-Air, dirigée par Rodolphe Weber [18]. En 1919, Charles Ladame devient

privat-docent avec sa thèse *Histologie des maladies mentales*. Or, cette même année, on lui demande d'exercer les fonctions de médecin suppléant du directeur à l'Asile de la Rosegg dans le Canton de Soleure. Charles Ladame connaissait certainement Monakow. Il avait beaucoup appris de son père Paul sur les protagonistes en neurologie et psychiatrie. Dans le livre *Vita Mea*, Monakow mentionne Charles Ladame parmi les amis et collègues invités pour son 70^e anniversaire (en 1923) [14].

En 1924, le directeur de Bel-Air, le professeur Rodolphe Weber prend sa retraite et Charles Ladame, promu au rang de professeur ordinaire, revient à Genève pour assumer la direction de Bel-Air. D'après le neurologue de Morsier (1894–1982), «...il remplit ses fonctions pendant 14 ans, avec une conscience scrupuleuse et une bienveillance inlassable. Comme professeur, son enseignement était captivant et ses leçons cliniques toujours orientées par le souci de retrouver le soubassement organique des troubles psychiques qu'il décrivait sans se laisser influencer par toutes les théories qui avaient éclos». Charles Ladame, en tant que neuropsychiatre est proche des idées de Monakow («Biologische Psychiatrie») et de celles de son père Paul Ladame. Son intérêt est ciblé sur les lésions du cerveau et leurs rapports avec les symptômes.

Voici le rapport de Morsier concernant le lien entre Charles Ladame et Ferdinand Morel qui avait étudié la théologie à Neuchâtel: «... imbu de la méthode cartésienne, Morel n'a pas trouvé dans la transcendance ni dans la dogmatique à satisfaire son besoin passionné de connaissance et de compréhension de la vie, même religieuse». A ce moment Morel essaye de suivre les idées de Théodore Flournoy, médecin ainsi que philosophe et psychologue des religions, qui sera le premier professeur de psychologie à Genève. Or, Morel «...est visiblement déçu du peu de résultats qu'il a obtenu», et il conclut: «il n'est donc pas possible encore de dire grand chose de précis, concernant l'introversion ou l'extraversion en général.» Il reçoit la permission de converser avec les malades affligés d'hallucinations, possessions diaboliques et sexuelles. Mais il se rend compte qu'il devrait connaître et comprendre aussi leurs déficits neurologiques. Alors, Ladame encourage Morel à étudier la médecine. A l'âge de 33 ans, Morel sera de nouveau étudiant en médecine!

La dernière période de Charles Ladame fut plutôt pénible face à de substantielles réorganisations de l'ancien asile de Bel-Air. Dès 1918, Ladame rassemble des peintures, dessins et sculptures de patients (dont une partie sera placée au Musée d'art brut à Lausanne). Ses problèmes de santé l'obligent à prendre sa retraite anticipée en 1938. Plus tard, il sera de plus en plus occupé par des restructurations et, en plus de la clinique psychiatrique, il souffre de problèmes médicaux. Il prend sa retraite anticipée en 1938 et il meurt en 1949.

Entretemps, Morel avait terminé ses études et ses stages en neurologie et psychiatrie. C'est en 1938 qu'il devient directeur et successeur de Charles Ladame [18]. A cette époque, des lobotomies sont faites aux Etats-Unis et aussi en Europe. Morel est strictement opposé à la pratique de telles opérations mutilantes. Par contre, il s'intéresse à l'organisation anatomique du cerveau humain. Il publie *Les bases anatomiques des psychoses, L'encéphale, son évolution*

anatomique et fonctionnelle, et sa pathologie. Je cite encore de Morsier: «Morel a publié 71 travaux, tous très importants». Il a résumé son œuvre dans un livre très intéressant, paru en 1947: *Introduction à la psychiatrie neurologique*. Ce livre a eu un grand succès; de nos jours encore il demeure connu des neurologues et psychiatres. Il représente surtout les macrostructures du cerveau, mais aussi déjà les réseaux neuro-naux (selon la technique de Golgi et Cajal), les premières illustrations microscopiques de terminaisons synaptiques. Ce livre, richement illustré, est peut-être le premier ayant une telle approche interdisciplinaire en neurosciences. La réflexion, les notions sur la structure et la fonction du système nerveux sont à l'époque encore bien modestes, mais essentielles pour progresser en psychiatrie; d'après Morel «... c'est à ces différents niveaux que la psychiatrie doit se hausser, si elle veut suivre la marche du temps, si elle veut découvrir les corrélations qui existent entre les symptômes d'une part, l'anatomie et la physiologie d'autre part, ce qui est l'essence même de la connaissance proprement médicale, en psychiatrie comme ailleurs». A l'époque, la psychiatrie psycho-analytique à Bel-Air (Genève) n'était pas encore introduite. Il semble que le concept de Monakow («Biologische Psychiatrie») était bien ancré et accepté par ses élèves. Par contre, à Zurich, sous la direction de Eugen Bleuler, et avec C. G. Jung, le «menu» thérapeutique consistait en «cures» (insuline, électro-chocs, neuroleptiques), aussi bien qu'en psychanalyse.

Conclusions

Auguste Forel et Constantin von Monakow ont été des personnalités de grande envergure dans l'écllosion des neurosciences, de la neurologie clinique et de la psychiatrie à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Le but de cet exposé est de voir comment des idées fondamentales se sont développées dans la prochaine génération de neurologues et psychiatres en Suisse romande. Le résultat de cette étude est de montrer que les protagonistes ont fortement influencé la propagation des idées de leur maîtres. A Zurich, la psychanalyse a été fortement ancrée, dès l'apparition des écrits de Sigmund Freud, Eugen Bleuler et de Karl Gustav Jung, tandis que la psychiatrie de Genève et Lausanne a très vite introduit les «cures» (insuline, neuroleptiques). L'époque de Monakow et de Forel est caractérisée par une vue neuro-biologique («Biologische Psychiatrie»); comme nous l'avons remarqué, la nouvelle génération issue de l'époque Forel-

Monakow va occuper les cliniques psychiatriques de Genève et Cery – l'époque des «neuropsychiatres». Actuellement, la différence entre psychiatrie «neurobiologique» et psychiatrie «analytique» persiste; mais on a certainement aussi vu l'évolution en parallèle des deux approches, dans les mêmes établissements. C'était le cas déjà sous la direction d'Eugen Bleuler (1857–1939) à Zurich.

Remerciements et toute mon amitié pour mon collègue, le professeur Jean-Jacques Dreifuss (Genève), à l'occasion de son 70^e anniversaire. Le professeur Christian Müller, ancien directeur de la clinique psychiatrique de Lausanne (Céry), m'a aimablement donné des renseignements précieux sur l'histoire de cette institution.

Key words: neurosciences; neuropsychiatrie; Auguste Forel; Constantin von Monakow

Références

- 1 Walser HH. August Forel: Briefe – Correspondance (1864–1927). Bern: Huber; 1967.
- 2 Meier R. August Forel, 1848–1931, Arzt, Naturforscher und Sozial-reformer. Universität Zürich; 1986.
- 3 Mahaim A. Ein Fall von sekundärer Erkrankung des Thalamus und Regio subthalamica. Arch Neurol Psychiat. 1894;20:2.
- 4 Monakow von C. Gehirnpathologie. Zweite gänzlich umgearbeitete und vermehrte Auflage, Wien: A. Hölder, 2. Auflage; 1905.
- 5 Forel A. Subjektive und induktive Selbstbeobachtung über psychische und nervöse Tätigkeit nach Hirnthrombose (oder Apoplexie). J Psychol Neurol. 1915;21:145–69.
- 6 Brodal A. Self-observations and neuro-anatomical considerations after a stroke. Brain. 1973;96:653–74.
- 7 Barthe EAH. Le neuropsychiatre: Hans Steck (1891–1980). In: Müller Ch. (ed) Portraits de psychiatres romands. Lausanne: Payot; 1995 p. 158–210.
- 8 Steck H. Zur pathologischen Anatomie der echten posthemiplegischen Athetose. Schweiz. Arch Neurol Psychiat. 1921;8:78–85.
- 9 Monakow von C. Grundlagen der biologischen Psychiatrie. Schweiz Neurol Psychiat. 1925;16:100–13.
- 10 Monakow von C, Kitabayashi S. Schizophrenie und Plexus chorioidei. Schweiz Arch Neurol Psychiat. 1919;4(2):363–77.
- 11 Steck H. Die primitive Geistesart und das magische Denken bei den Schizophrenen. In: Cocteau J (ed) Insania pingens. CIBA AG. Basel; 1961. p. 21–32.
- 12 Ladame P-L. L'hypnotisme et la médecine légale. Lyon: Archive de l'anthropologie criminelle et des sciences pénales; 1888.
- 13 Mumenthaler M. Medizingeschichtliches zur Entwicklung der Neurologie in der Schweiz. Arch Neurol Neurochir Psychiat. 1987;138:15–30.
- 14 Monakow von C. Vita mea – Mein Leben. (edited by Gubser A.W. and E. Ackerknecht. Bern: Huber Verlag; 1970.
- 15 Ladame P-L. Les localisations cérébrales d'après von Monakow. Rev Neurol. 1919 (Paris);35:32–40.
- 16 Monakow von C. Die Lokalisation im Grosshirn und der Abbau der Funktion durch kortikale Herde. Wiesbaden: Bergmann; 1914.
- 17 Gasser J. Aux origines du cerveau moderne – localisations, langage et mémoire dans l'œuvre de Charcot. Paris: Fayard; 1995.
- 18 Morsier de C. Histoire de la psychiatrie et de la neurologie à Genève. Gesnerus. 1977;34:186–202.